

« En 1846, un nouveau départ s'effectuait à Bordeaux. De nouveaux ouvriers allaient partager le poids du jour et de la chaleur avec ces généreux athlètes. Or voici leur première lettre en Europe. L'un d'eux annonce ainsi son arrivée à Pondichéry : « En nous disant adieu, le capitaine de notre navire ne put cacher son émotion et retenir ses larmes. Il avait dit que nous allions au sacrifice. Au moment où nous mettions le pied sur la terre de l'Inde, une lettre arrivait de Négapatam ; elle annonçait la mort de P. Okenny, Anglais, venu dans ce pays pour succéder à notre Père Cuthbert, dont le nom si connu se rattache à toutes les gloires de l'Angleterre, et qui, lui aussi, avait succombé à la peine. D'autre part, c'était le R. P. Audibert, supérieur de notre nouveau collège, qu'on disait à l'extrémité. Le lendemain une seconde lettre nous annonçait que son âme était au ciel. — Quelles furent nos sensations à ces accablantes nouvelles ! Pénibles ! oui sans doute ; nos cœurs étaient déchirés. Désespérantes ! non, car Dieu nous donnait des forces. Nous hâtâmes notre départ. Nous devions, le jour de saint Ignace, nous jeter dans les bras de nos Pères et nous consoler ensemble. Nous courions vers Négapatam, mais c'était en tremblant de recevoir quelque nouvelle affligeante. Le collège avait été fermé à cause des dangers du choléra. Nos Pères se trouvaient à Carical. C'est là que nous les embrassâmes, et nous nous remîmes aussitôt en route pour aller à Négapatam rejoindre les PP. Daugnac et Richard, afin de célébrer la Saint-Ignace avec toute la famille des missionnaires. Mais nous ne devions aller qu'à d'un sacrifice à un autre. Le P. Wilmet nous reçut les larmes aux yeux. Jeune et fort, le P. de Saint-Féréol qui appartenait, vous le savez, à une noble famille du Dauphiné, venait de payer son tribut au fleuve. Il succombait à l'âge de trente ans. Sa maladie avait été subite. Pendant les quelques heures de ses tourmens, il avait tenu son crucifix serré sur sa poitrine, et il était mort en répétant ces paroles : « Mon divin Maître, puisque vous ne voulez plus de mes travaux, recevez moi dans l'odeur de sa suavité mon sang et ma vie pour le salut de ces pauvres Indiens ; faites que le schisme cesse, que leur cœur s'ouvre à l'amour et leur esprit à la science du salut. » Nous étions donc à Négapatam et dans une maison nouvelle, de peur que l'ancienne ne renfermât encore quelque gaz cholérique. Mais c'est bien en vain qu'on prend des précautions. Quand le bon Dieu demande des victimes, qui pourrait résister à ses volontés ? La Saint Ignace devait encore être un jour de deuil. Ou plutôt, pourquoi parler de deuil quand l'un de nous s'en vole au ciel et va rejoindre la famille d'en-haut ? N'est-ce pas plutôt un jour de triomphe, jour de fête, et pour un tel départ le Jésuite peut-il mieux choisir qu'une fête de Saint-Ignace ? Ne plaignons pas le P. Barret. Envions-lui son bonheur. Il est vrai qu'il n'avait pas encore travaillé au salut des Indiens. Mais ses prières leur seront-elles inutiles là haut ? Le bon Père n'est plus. Nous venons d'arriver ensemble dans l'Inde. La veille encore, nous étions venus ensemble dans la même voiture de Carical à Négapatam. En route, il m'avait dit : « Il se peut bien qu'en arrivant, je sois saisi ; mais qu'importe ! j'ai fait mon sacrifice. » Le soir, une même chambre nous fut assignée pour la nuit. Le bon Dieu ne veut pas me prendre ; je n'étais pas assez bien préparé. Le matin de la Saint-Ignace, le P. Barret était pris du choléra. Vous savez qu'il avait quitté l'Europe encore novice dans la compagnie. Le terme de son noviciat expirait ce jour-là. Il voulut mourir Jésuite, et entrer dans l'autre vie revêtu de la force que donne le nom de Jésus. Après la réception des derniers sacrements, il prononça ses vœux avec bonheur. Peu après, on l'entendit parler de la sainte Vierge. Et puis le silence de la mort se fit. — Un jour de Saint-Ignace ! Pourrait-on craindre une pareille mort ? — Mes Révérends Pères, voilà de nouvelles places pour vous ; en avant les braves ! »

« M.-B. Nous apprenons qu'un nouveau départ va en effet avoir lieu. Plusieurs Pères sont sur le point de s'embarquer pour aller porter secours à ceux qui combattent sous le ciel brillant de l'Inde. »

## CORRESPONDANCE.

### Pour la Minerve.

Nous avons quelques remarques à faire sur un écrit publié dernièrement dans les *Mélanges Religieux* relativement à l'éducation, mais la correspondance suivante y supplée admirablement bien. D'ailleurs, nous y aurions répondu plus tôt, si nous en eussions pensé que les *Mélanges* et leur correspondant fussent en ce cas l'organe de tout le clergé Canadien. Mais nous sommes loin de penser ainsi ; tout ce que nous appréhendons, c'est que les thèses qu'entreprennent de soutenir les *Mélanges* ne soulèvent des discussions dont le résultat sera tout-à-fait au désavantage du clergé, en le faisant regarder au dehors et au delà du pays comme opposé à l'éducation du peuple. Voilà ce que nous anticipons, et ce qui nous fait regretter sincèrement la marche rétrograde que les *Mélanges* paraissent vouloir adopter aujourd'hui.

Minerve.

M. l'Éditeur. — Connaissant le zèle que vous mettez à promouvoir l'éducation du peuple, je me flatte que vous accueillerez avec indulgence les remarques suivantes sur un écrit publié dans les *Mélanges Religieux* du 14 du courant, signé « Un ami de la vérité. » Ces remarques, je me crois obligé de les faire comme Canadien, comme ami de mon pays, comme ami de l'éducation et même comme catholique. Il m'en coûte certainement d'avoir à combattre un homme qui me paraît être aussi vertueux qu'ami zélé de

notre religion et qui de plus est prêtre, au dire de l'éditeur ; mais ces titres-là mêmes, rendent le poison de l'erreur plus dangereux, et exigent un antidote et plus prompt et plus efficace.

« Dieu étant la source de tous les biens, dit le correspondant, et de l'éducation, la science, étant un bien, ne peut venir que de lui ; et comme c'est par l'enseignement et la tradition que s'acquiert la science, c'est au clergé qu'elle appartient. » Avec ce sophisme et d'autres semblables, il n'est pas étonnant d'entendre le correspondant en venir à la conclusion que l'éducation n'est pas pour la masse du peuple, pour les cultivateurs et les artisans, si l'on n'excepte un petit nombre d'entre eux, justement ce qu'il en faut probablement pour recruter le clergé, qui dans notre Église est célibataire. Mais, si le clergé seul pouvait et devait donner l'éducation, comme le prétend le correspondant, ce petit nombre même d'élus, de privilégiés ne pourrait la recevoir ; car il est bien connu que le clergé catholique, qui se voue avec tant de zèle à l'éducation dans nos collèges, ne pourrait se mettre à la tête des écoles primaires qui doivent nécessairement exister, si l'on veut nourrir les collèges. L'argument du correspondant prouve trop ; il est donc mauvais. Lorsque Jésus-Christ a dit : « allez, enseignez. » il parlait certainement de son évangile, et nullement de la science humaine, de la science profane.

Le correspondant pouvait se dispenser de citer, pour prouver qu'il faut une religion, que la jeunesse doit être élevée dans la religion, Voltaire, J. J. Rousseau et Condorcet, tous gens qui n'en avaient guère. Personne, que je sache, ne conteste ce point, et moins que tout autre, le législateur qui nous a donné nos dernières lois d'éducation, puisqu'il pourvoit à l'établissement d'écoles de fabrique, à ce que le curé et le marguillier puissent faire partie, s'ils le désirent, de la commission des écoles, à ce que le curé soit visiteur *ipso facto* et puisse imposer les livres ayant trait à la religion et à la morale. Voltaire, que cite le correspondant, ami ardent de la liberté et de l'égalité parmi les hommes, ne pouvait être l'apôtre de l'ignorance qui fait des brutes et par conséquent des esclaves. Il savait que l'ignorance mène à la pauvreté et à la misère et que la misère conduit à la dégradation.

« Depuis que le monde existe, toujours la science a gouverné l'ignorance, » dit le correspondant. Rien de plus vrai assurément ; mais c'est sans doute la première fois qu'on cite cette vérité pour lire à un homme : ne vous instruisez pas, ne faites pas instruire votre fils. Sans y penser, le correspondant a renversé par cette seule phrase tous les arguments bons ou mauvais. Il a dit virtuellement à ses lecteurs : « faites instruire vos enfants, et ils gouverneront par leur éducation, par la richesse et la place qu'elle leur procurera, ils domineront par leur intelligence et leur savoir ; que, si au contraire, vous les laissez dans l'ignorance, ils seront pauvres, gagnant misérablement leur vie au moyen des travaux les plus rudes et les plus bas, ils seront des prolétaires, ils seront les serviteurs de l'homme instruit. »

Le correspondant trouve que, jusqu'à Moïse, « à qui Dieu enseigna à lire et à écrire » et avant lequel il suppose qu'on ne savait ni lire ni écrire, « le monde allait praisablement bien. » Je ne vois pas du tout pourquoi on craint d'avoir que le monde allât praisablement bien, ou mieux au moins qu'il n'allait avant Moïse. Les choses allaient très-mal avant Moïse ; témoins le déluge, Sodome et Gomorre, Loth et ses filles. « Toute chair, dit la Genèse, avait corrompu ses voies. » On sait aujourd'hui que la masse d'un peuple est d'autant plus morale qu'elle est plus éclairée, que des statistiques intéressantes démontrent que le nombre des crimes diminue au milieu d'un peuple à mesure que l'éducation s'y répand, et qu'une bien plus grande proportion des crimes qui viennent à la connaissance des tribunaux de justice, ont été commis par des personnes illettrées que par des personnes instruites.

« Mais, depuis Moïse, cette science est devenue nécessaire. A qui ? A quelques-uns, non à tous ; ceux qui sont appelés de Dieu à conduire et à instruire les autres. »

Le correspondant veut-il nous dire comment nous connaîtrons désormais ceux qui sont ainsi appelés à conduire et à instruire ? Jusqu'ici l'enfant d'un cultivateur ou d'un artisan, dans une de nos modestes écoles de campagne le plus souvent, se distinguait-il des autres enfants par plus d'intelligence et d'amour de l'étude, vite son père ou quelque ami de l'éducation l'envoyait au collège. C'est à ce mode de connaître « ceux qui sont appelés, » que la plus grande partie de nos concitoyens les plus distingués par leur savoir et le rang qu'ils occupent dans la société, et peut-être le correspondant lui-même, doivent tout ce qu'ils sont aujourd'hui. Le correspondant qui veut que l'éducation ne soit nécessaire qu'à quelques-uns, voudra sans doute nous dire encore que s'il y a des gens privilégiés auxquels seront exclusivement répartis les bienfaits de la science, et qu'elle sera cette classe d'hommes mandés par le correspondant à laquelle Dieu a donné un front élevé pour regarder les cieux, comme dit un poète latin, et qui sera forcément tenue de se courber comme la brute vers la terre, d'entendre à jamais le voile opaque de l'ignorance sur le flambeau céleste de l'intelligence que Dieu lui a octroyé comme à tous les autres hommes. Il fait vraiment peine de voir un prêtre et un Canadien peut-être, écrire de telles choses au dix-neuvième siècle, au milieu d'une population protestante qui a tant à cœur l'éducation, au milieu de compatriotes dont la masse est chaque jour et depuis si longtemps exploitée par des co-sujets plus instruits et par conséquent plus intelligents. « La science a toujours gouverné l'ignorance. Je ne comprends vraiment pas le correspondant de se donner tant de mal pour persuader à ses compatriotes d'être les exploités plutôt que les exploités ; mais